R. C. Sherriff

# La Fin du Voyage

*(Journey's End)*

*Version française de*
*Catherine Romensky et Jean-Joël Huber*

Répertoire Britannique

Editions du Brigadier

Nous sommes en mars 1918, pendant la Première Guerre mondiale, dans une tranchée anglaise, non loin de Saint-Quentin. Stanhope, chef d'une compagnie d'infanterie, est unanimement reconnu comme un meneur d'hommes hors pair, mais les trois années qu'il a déjà passées au front l'ont profondément marqué. Alors que tous attendent une attaque allemande imminente, l'horreur et la futilité de la guerre se révèlent dans toute leur ampleur. Sans pathos, mais avec une grande sobriété de moyens, R. C. Sherriff nous livre ici son expérience du front, celle d'une poignée d'hommes qui n'aiment pas ce qu'ils font, mais qui ne songent pas non plus à se dérober à leurs responsabilités, qu'ils assument.

*R. C. Sherriff (1896-1975) s'est engagé dans l'armée peu après le début de la Première Guerre mondiale et a servi en France comme capitaine. Après la guerre, son intérêt pour le théâtre amateur l'a conduit à écrire cette pièce basée sur ses souvenirs. Après avoir été refusée par de nombreux théâtres,* Journey's End *a finalement été jouée, grâce au patronage de Bernard Shaw, par une troupe semi-amateur, avec un acteur inconnu de 21 ans dans le rôle de Stanhope : Laurence Olivier. La pièce a obtenu un énorme succès, et gagné le rang de classique dans le monde anglo-saxon. Elle figure aujourd'hui dans tous les classements des meilleures pièces, que ce soit l'anthologie de* Burn Mantle, *ou les listes publiées par le* National Theater, Entertainment Weekly *ou* WOS. *Jouée très régulièrement sur les scènes anglo-saxonnes,* Journey's End *a gagné en 2007 à la fois le* Tony Award *et le* Drama Desk Award *de la meilleure reprise.*

Prix : 15,00 €
ISBN : 978-2-494702-15-8

9 782494 702158

EDITIONS DU BRIGADIER

## Personnages

Stanhope, chef d'une compagnie d'infanterie

Osborne<br>Trotter<br>Hibbert<br>Raleigh } ses officiers

Le colonel

Le sergent-major de la compagnie

Mason, l'ordonnance

Capitaine Hardy, un officier d'un autre régiment

Un jeune soldat allemand

Deux soldats de la compagnie

# Acte I

*Le soir d'une journée de mars. Un pâle rayon de lune éclaire les marches étroites qui mènent à un coin de l'abri. Les flammes chaudes et jaunes de bougies enfoncées dans deux bouteilles posées sur la table éclairent l'autre coin de la pièce. Par l'embrasure de la porte, on aperçoit le parapet gris et brumeux d'une tranchée, ainsi qu'une étroite bande de ciel étoilé. Une bouteille de whisky, une cruche d'eau et une tasse sont posées sur la table, au milieu d'une pile de papiers et de magazines. L'équipement d'un officier est accroché, pêle-mêle, à un clou fixé dans le mur.*

*Le capitaine Hardy, un homme au visage rubicond et à l'air joyeux, est assis sur une caisse près de la table, séchant avec application une chaussette à la flamme d'une bougie. Il porte une lourde botte à la jambe gauche et son pied droit, qui est nu, est posé sur son genou gauche, afin de ne pas toucher le sol humide. Sa botte droite est posée sur le sol à côté de lui. Tandis qu'il tourne soigneusement la chaussette dans un sens et dans l'autre, la posant régulièrement contre son visage pour vérifier si elle est sèche, il chante et fredonne une chanson, fredonnant lorsqu'il n'est pas tout à fait sûr des paroles, et marquant le rythme avec les orteils de son pied droit.*

HARDY. —

| | |
|---|---|
| One and Two, it's with Maud and Lou | Un et Deux, c'est avec Maud et Lou |
| Three and Four, two girls more ; | Trois et quatre, deux filles en prime ; |
| Five and Six, it's with hm — hm — hm | Cinq et six, c'est avec hm — hm — hm — |
| Seven, Eight, Clara and Caroline | Sept, huit, Clara et Caroline — |

*Le fredonnement devient incompréhensible et il termine dans une explosion de vitalité :*

| | |
|---|---|
| Tick ! — Tock ! — Wind up the clock | Tic, Tac, l'horloge nous remonterons |

And we'll start the day over again. Et la journée, recommencerons.

*Les jambes d'un homme apparaissent dans la tranchée éclairée par la lune, et un homme grand et mince descend lentement les marches de l'abri, en se baissant pour éviter de se cogner. Il enlève son casque, qui laisse apparaitre une belle tête fine, avec des cheveux gris acier coupés très courts. Il semble avoir environ quarante-cinq ans et une constitution physique à toute épreuve.*

HARDY, *regardant derrière lui.* — Bonjour, Osborne ! Vos compagnons vous suivent ?

OSBORNE, *détachant son paquetage et le laissant tomber dans un coin.* — Oui. Ils sont en train d'arriver.

HARDY. — Magnifique ! Buvons un verre.

OSBORNE. — Merci.

*Il traverse la pièce et s'assied sur le lit de gauche.*

HARDY, *lui passant le whisky et une tasse.* – N'ajoutez pas trop d'eau. Elle est plutôt forte aujourd'hui.

OSBORNE, *mélangeant lentement le whisky et l'eau.* — Je me demande ce qu'ils peuvent bien mettre dans l'eau.

HARDY. — Une sorte de désinfectant, je suppose.

OSBORNE. — Je préfère encore les microbes, pas vous ?

HARDY. — Moi aussi — certainement —

OSBORNE. — Eh bien, santé !

HARDY. — Santé ! Excusez ma chaussette

OSBORNE. — Bien sûr. C'est une belle chaussette.

HARDY. — Oui, n'est-ce pas ? Elle me permet de garder les pieds au sec. Malheureusement, c'est elle qui se mouille —

OSBORNE. — Stanhope m'a demandé de venir prendre la relève. Il s'occupe des hommes qui viennent d'arriver.

HARDY. — Splendide ! Vous savez, je suis très heureux que vous soyez venu.

OSBORNE. — J'ai entendu dire que c'était une ligne plutôt tranquille ici.

HARDY. — Si on veut, oui — d'une *certaine* façon. Mais on ne sait jamais. Parfois, il ne se passe rien pendant des heures ; puis, tout d'un coup, ça part tous azimuts : des grenades à fusil, des « Minnies » et ces horribles petites choses qui ressemblent à des ananas.

OSBORNE. — Je connais.

HARDY. — Swish — swish — swish — swish — BANG !

OSBORNE. — Compris — compris — je connais.

HARDY. — Hier, ils nous ont tout simplement réduits en morceaux. Des « Minnies » — énormes ; une vingtaine. Trois en plein dans la tranchée. Je suis vraiment content que vous soyez venu nous relever ; ce n'est pas une formule de politesse.

OSBORNE. — Des dégâts importants ?

HARDY. — Terribles. Un abri entièrement détruit et un tas de gravats tombés dans le thé des hommes. Ils étaient affreusement contrariés.

OSBORNE. — Je pense bien. Il n'y a rien de pire que des saletés dans son thé.

HARDY. — Au fait, vous savez que la grande attaque allemande est attendue d'un jour à l'autre ?

OSBORNE. — On l'attend depuis plus d'un mois.

HARDY. — Oui, mais ça ne tardera plus maintenant : il se passe de drôles de choses du côté des Boches. J'ai longuement écouté la nuit dernière quand tout était calme. Il y a plus de convois qui arrivent que d'habitude — on peut les entendre racler les pavés, au loin, la nuit ; et plus de trains aussi — qui se succèdent sans arrêt, l'un après l'autre, amenant des tas et des tas de nouveaux soldats...

OSBORNE. — Oui. C'est pour bientôt.

HARDY. — Vous êtes ici pour six jours ?

OSBORNE. — Oui.

HARDY. — Alors, je pense que vous allez l'avoir — en pleine figure.

OSBORNE. — Vous ne serez pas loin. Venez, finissons la relève. Où est la carte ?

HARDY. — Voilà où nous en sommes. *(Il farfouille parmi les papiers sur la table et trouve une carte en lambeaux.)* Nous tenons environ deux cents mètres de la ligne de front. Nous avons un canon Lewis juste ici — et un autre ici, dans cette petite sape. Des postes de sentinelle sont à l'emplacement des croix —

OSBORNE. — Où dorment les hommes ?

HARDY. — Je ne sais pas. C'est le major qui s'en occupe. *(Il montre le tunnel de gauche.)* Les ordonnances et les guetteurs dorment là. Deux officiers, ici et trois, là. *(Il montre le tunnel de droite.)* C'est-à-dire, *si* vous êtes cinq officiers.

OSBORNE. — Nous ne sommes que quatre pour l'instant, mais un nouvel homme doit nous rejoindre ce soir. Il est arrivé à l'arrière il y a un jour ou deux.

HARDY. — J'espère que vous aurez plus de chance que moi avec mon dernier officier. Il a eu un lumbago dès la première nuit et il est rentré chez lui. Maintenant, il est chargé d'instruire les jeunes officiers sur « la vie au front. »